

TAYEB ARAB

Caricature et peinture, témoins de son époque

De notre bureau de Paris,
Khadija Baba-Ahmed

Tayeb Arab, qui s'est d'abord longtemps consacré à la caricature et qui est considéré comme le père de cette forme d'art, s'est investi depuis 1980 dans la peinture. Jusqu'au 15 novembre, le Centre culturel algérien à Paris expose ses œuvres. Au vernissage de son exposition, mercredi dernier, les visiteurs, dont beaucoup avaient perdu sa trace, ont eu l'agréable surprise de découvrir, au travers de son œuvre graphique et picturale, une richesse d'expression et une palette de créations diverse et variée. Ils ont surtout eu l'indéniable sentiment de parcourir, sans discours et avec beaucoup de talent artistique, les grands moments de notre histoire et celle du monde aussi, et ce, depuis le début des années 1970.

«C'est un être magnifique, je le croyais mort. C'est un artiste, un génie ; c'est une parabole, un symbole ; le caricaturiste qui faisait peur aux tyrans.» Ce sont là les propos de Yasmina Khadra qui inaugurerait le vernissage de l'exposition structurée en deux époques, celle de Arab caricaturiste et celle de Arab, peintre. Et à ce propos, le directeur du CCA dira encore : «J'ai une nouvelle divinité devant moi et je m'indigne devant chaque tableau, même si je suis profane en la matière». Paul Balta,

invité au vernissage, n'en revenait pas, lui aussi, et s'est dit très impressionné par la peinture de l'artiste, qui a connu en tant que caricaturiste de 1973 à 1978, du temps où le journaliste était correspondant du quotidien Le Monde en Algérie et du temps, aussi, où un autre grand homme qui vient de nous quitter — Badhir Rezzoug — directeur alors du quotidien La République, permettait à tout un chacun, journaliste ou dessinateur, de donner libre cours à leur expression. Balta révélera que lors de ses entretiens avec Boumediène, le président lui avait parlé de l'artiste, «dont il appréciait les caricatures».

A ce propos d'ailleurs, Tayeb Arab nous apprendra que ses dessins de presse de la décennie 1970 lui ont valu de nombreuses convocations dans les services de police qui le relâchaient très vite, et Dieu sait que la conjoncture d'alors n'était pas à la libre expression.

Audace et liberté d'aller vers toutes les formes picturales, n'en privilégiant aucune, la peinture de Tayeb Arab n'obéit qu'au propre cheminement de l'artiste, là où le conduit sa recherche du beau, l'esthétique qui réveille les consciences. La quarantaine de tableaux, toiles ou œuvres sur papier, qu'ils soient en noir et blanc ou qu'ils exposent par leurs couleurs, sont d'une extrême beauté. «La peinture



Photo: OQ

est témoin de son époque et aucune toile de tous les grands peintres n'a été faite pour l'art. Même les peintures sur l'église ont une fonction : une fonction qui révèle le beau tout en voulant véhiculer quelque chose.»

C'est ainsi que Tayeb Arab conçoit son métier d'artiste et revisite son œuvre depuis ses débuts dans la caricature de presse ne fait que continuer cette approche. Ses caricatures aux charges acerbes pour ne pas dire très provocatrices, d'abord de 1970 à 1978 dans le quotidien d'Oran La République,

est témoin de son époque et aucune toile de tous les grands peintres n'a été faite pour l'art. Même les peintures sur l'église ont une fonction : une fonction qui révèle le beau tout en voulant véhiculer quelque chose.»

est témoin de son époque et aucune toile de tous les grands peintres n'a été faite pour l'art. Même les peintures sur l'église ont une fonction : une fonction qui révèle le beau tout en voulant véhiculer quelque chose.»

Chacune des nombreuses caricatures de ces époques nous replonge dans nos utopies ou nos révoltes, dont certaines continuent d'être plus actuelles que jamais. Fêlémé, dans le quotidien La République, l'artiste a offert son trait acerbe pour dénoncer la situation faite à la femme (colonisation des filles octobre 1975) ; pour appeler à la liberté de la presse (en février 1974) en illustrant par une grande presse (l'outil), broyant tout ou encore par un dessin paru dans Afrique Asie en 1985 où l'on voit le journaliste Ali Lembarek plaqué

au sol et ses tortionnaires en train de lui faire ingurgiter de force de l'encre de Chine. Toujours dans le domaine de la liberté de la presse, et déjà en octobre 1975, Arab signait un magnifique dessin dans lequel il caricaturait l'Unique, illustrée par un poste de télévision planté dans un fauteuil pour handicapés. «La société de spéculation et la vie chère» intitulé d'un de ses dessins n'est pas en reste.

Dans une de ses caricatures, non datée, on y voit un marché de fruits et légumes où, face aux prix affichés dans l'étalage, un acheteur est bouche-bée. Ses lèvres ouvertes sur une toile d'araignée, le dessin suggérant qu'il n'a pas mangé depuis des lustres. L'état du monde et ses nombreuses guerres et tragédies ont tout au long de son parcours interpellé aussi l'artiste. La situation néocoloniale en Afrique, les potentiels de ces pays accrochés à leurs fauteuils, la connivence de l'Eglise dans les situations d'esclavage en Colombie, par exemple, ou encore les massacres de Sabra et Chatila... Impossible de tout évoquer de l'œuvre de l'artiste si prolifique. Il faut aller découvrir ou redécouvrir l'artiste, le déplacement en vaut la peine. (Exposition du 8 octobre au 15 novembre de Tayeb Arab au Centre culturel algérien à Paris).

K. B. A.

DE TAMANRASSET À MILA

À la découverte des trésors de l'Ahaggar

À l'inauguration, ce jeudi matin, c'était la joie des retrouvailles entre un homme, en l'occurrence M. Djamel-Eddine Sahi, wali de Mila, et un pan entier de son passé, pas très lointain, représenté par les hommes bleus de l'Ahaggar. M. Sahi a vécu dix longues années à la tête de la wilaya de Tamanrasset, une période qui l'a fortement imprégné et où il n'a laissé que de bons souvenirs. En témoignent les embrassades et les accolades membres de la délégation targuie. Inaugurée par la délégation wilayale, cette manifestation culturelle, la première du genre dans l'histoire de la wilaya de Mila, s'étalera du 9 au 13 octobre et connaîtra plusieurs activités culturelles, artistiques et culinaires à même de prêter, un tant soit peu, au public milévien quelques touches de cette prestigieuse culture millénaire qui tend ses racines jusque dans la nuit des temps. Riche exposition, chants et danses targuis, préparation de mets traditionnels, exhibition de tenues locales, récitation de poésie en arabe et en targu outre l'implantation de l'imposante kheima targuie et l'éternelle dégustation de thé. Ainsi, pour les Touareg, la musique

est un moyen d'expression utilisé comme support de la poésie et tout événement étant prétexte à la composition poétique. En général, les femmes pratiquent surtout le *finde*, du nom du tambour utilisé, un genre qui adopte une forme responsoriale : un chœur répond en refrain à la soliste qui marque le rythme sur la percussion.

À l'opposé, les chants des hommes sont d'essence franchement lyrique, le chanteur donne libre cours à l'émotion qui l'anime sans contrainte rythmique. L'homme chante seul ou bien avec le simple soutien de l'imzad (violon mono corde). À signaler que l'imzad fait partie intégrante de la philosophie touarègue, un symbole de pouvoir, suggérant une musique particulière, vouée à un ordre social, à une organisation de l'imminence de l'espace et du temps aussi. C'est un instrument exclusivement réservé aux femmes. Sur un air d'imzad, l'homme chante et seul le son de sa voix est admis à se mêler à celui de l'instrument. Une spécificité, tout de même, dans cette culture targuie, la femme jouit d'un statut privilégié dans la mesure où elle bénéficie d'une autonomie et d'une écoute au sein de la société ; la tente lui



appartient, et en cas de malentendu entre époux, c'est l'homme qui est chassé. Quant à l'économie targuie, elle est très variée et étendue, d'une part, la diversité géographique, et d'autre part, les mutations récentes dues à la modernisation des moyens de communication. Actuellement, les Touaregs tendent à développer des activités économiques moins sujettes aux aléas climatiques comme l'agriculture, le jardinage, l'artisanat, et évidemment, le tourisme. Une occasion, en fait, qui a permis aux Miléviens de découvrir la profondeur et la richesse d'une culture millénaire et à combien inestimable, dont ils n'avaient que de vagues connaissances à travers la télévision.

À signaler qu'outre Tamanrasset, et toujours dans le cadre de l'organisation des échanges entre wilayas relatives au « festival culturel local des arts et des cultures populaires », Mila recevra respectivement El-Bayad (13 au 18 novembre), Oran (27 au 31 décembre), Baumerdes (15 au 20 janvier 2009) et Tizi-Ouzou (10 au 15 février 2009).

A. M'haimoud